

- Je vais partir.

Je regarde le marronnier qui borde notre terrasse gasconne. Depuis peu, il a décacheté la cire qui collait ses bourgeons : des petites mains laiteuses en sont sorties, cherchent à boire les gouttes de soleil dégoulinant d'un ciel bleu azur. Moi aussi, je bois ce soleil printanier ; je frissonne d'aise. Je suis peut-être un arbre : je sens bien que le soleil réchauffe ma sève ; les nervures des paumes de mes mains ressemblent à s'y méprendre à celles des feuilles du marronnier. Vert laiteux. Rose laiteux. Finalement, tout cela n'est qu'un sillage dans une mer de lait. Une nervure n'est que l'onde d'une barque qui trace son chemin.

« Je vais partir ». Grand-père vient de prononcer ces mots. Je les vois qui flottent un moment dans l'air, s'accrochent finalement au marronnier. C'est fou ce qu'un marronnier en bordure de terrasse accroche. Tricote-t-il nos mots avec les trilles des volatiles qui s'y posent ? Sans doute.

« Je vais partir ». Au pied de l'arbre où ces mots viennent de s'accrocher, un lierre a commencé son ascension. Il est monté jusqu'aux premières branches. Mais à bien regarder, c'est peut-être ces branches qui ont tiré cette couverture de lierre... C'est du moins ce que j'ai pensé cet hiver... Je regarde grand-père qui boit le soleil, il ronronne comme le marronnier. Dans ses yeux bleus verts sont incrustés quelques rayons de soleil sertis autour de la pupille. Sans doute grand-père a-t-il bu trop de soleil. Et pourtant, sa peau ridée tout comme l'écorce du marronnier s'enivre encore de lumière.

« Je vais partir ». Alors que le marronnier débourre, ses feuilles juvéniles à peine écloses, une feuille morte de l'automne dernier est restée accrochée à l'arbre, coincée entre deux branches. Elle est là, obstinée. Si le vent n'a pas réussi à la décrocher, à la vitesse où croissent les jeunes feuilles, on ne la verra bientôt plus.

- Je ne veux pas.

A l'instant, je venais de détricoter les mots de grand-père accrochés au marronnier. Otant les trilles et les gouttes de soleil, le spectacle débarrassé du son et de la lumière m'apparaissait alors dans toute sa crudité. Partir ? Alors qu'il était là. Heureux. Communiant avec ce qui l'entourait. Grand-père esquissa un sourire :

- Et pourquoi donc ?

- Parce que j'aimerais t'avoir encore à mes côtés. Parce que j'aimerais encore apprendre de toi.

Un autre sourire. Cet homme-là est une machine à sourire. Et pourtant, je ne crois pas qu'il soit né ainsi...

-Tu apprendras bien par toi-même.

Grand-père a raison. Mais j'ai moi aussi mes raisons.

- Ce sera plus long.
- Et alors ? Faut-il toujours être pressé ?
- Non... Mais si je peux apprendre sans être obligé de passer par l'expérience, ça m'évitera bien des souffrances.

Grand-père a planté ses yeux sur moi. Il me dévisage doucement. J'aime ses yeux, j'y vois comme un prolongement du marronnier : à travers la verdure se dessine le ciel bleu, au milieu de tout cela passent quelques rayons dorés. Mais, plus que ses yeux, plus que son sourire, je veux sa paix. Au moins un bout de celle-ci. Je veux tirer les marrons du feu. Et je sens bien qu'il faut que je me dépêche.

- Tu veux anticiper... Je ne peux pas t'en vouloir, j'étais pareil à ton âge.
- Et alors ? ... Quelqu'un t'a aidé ?
- Non. J'ai dû me débrouiller tout seul.

Un tressaillement, ou plutôt un sursaut intérieur. Je veux ma part, un bout de ce qu'il a touché. Je sens bien que ça ne se prend pas, je vois bien qu'il va falloir que j'aille le chercher au fond de moi-même. Que tout cela ne dépend que de moi... Mais mon intuition, en tout cas quelque chose qui me dépasse, me pousse dans ma requête. Grand-père a senti mon inquiétude :

- Ne t'inquiète pas ... Je vais te dessiner ce que je sais. Mais c'est à toi de faire le chemin ... Tu verras, avec des dessins, c'est beaucoup plus facile. Le dessin fait appel à ton être profond. L'intuition les lit différemment que l'intellect. Je te laisserai chercher tes propres réponses ... Eventuellement, je te donnerai les miennes.

Je souris. Grand-père est contagieux. C'est étonnant comme chez lui la jeunesse de l'âme atténue les morsures du temps. Il a pourtant atteint un âge canonique. Je suis tout à ma joie tandis qu'il m'interpelle, m'indiquant une direction d'un hochement de tête :

- Prépare le bac à sable pour samedi prochain, ce sera notre table à dessin !

Au bout de la pelouse que jouxte notre forêt – celle-ci bordée de rosiers, d'hibiscus et de lagerstroemias – se trouve notre bac à sable. Ou ce qu'il en reste ... Les feuilles du proche noisetier qui le borde ne résonnent plus de mes jeux d'enfant. Tout juste se gonflent-elles du murmure du ruisseau qui traverse notre forêt. Avec le temps, le noisetier semble s'être approché du bac à sable. Témoins, ces feuilles mortes qui jadis ne venaient pas jusque-là. La pelouse aussi a fait des vagues : partie à l'assaut de la plage, elle a tendu une main discrète mais déjà ferme. Petit, je m'inventais des jeux sur ce rivage aujourd'hui abandonné. Au printemps, j'y bâtissais un bateau de sable ; je m'imaginai partant à l'assaut d'une mer déchainée, une mer d'émeraude couleur pelouse ; je ramais cherchant à atteindre les îles colorées. Ces îles, ce sont les bulbes que grand-père et moi avions plantés les années précédentes ici ou là au petit bonheur la chance un peu partout dans la pelouse. Il y avait là des îles cyclamen, la presque île jonquille, les îles tulipe, les bancs de pâquerettes où l'on pouvait échouer. Je me souviens :

- Ta prochaine île, tu la veux de quelle couleur ?

Selon l'humeur, je choisissais la couleur de mes îles avec grand-père. J'avais des îles bicolores, d'autres îles qui changeaient de couleurs lorsqu'une variété dépérissait, tandis que leur voisine allait fleurir. Complices, nous partions ensemble chez le marchand de bulbes choisir de nouvelles terres à explorer. De retour, je l'aidais avec ma petite pelle à la plantation de nos îles.

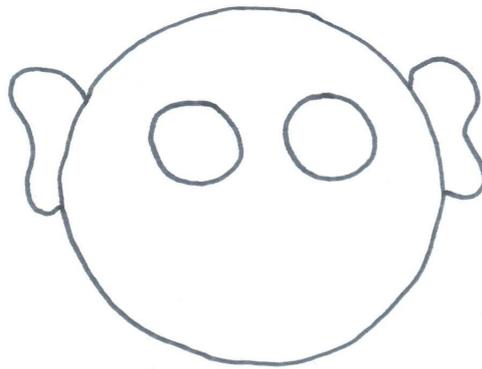
La plupart du temps, grand-père me laissait le choix des emplacements. Parfois, nous tombions sur une île en sommeil, un bulbe déjà planté à cet endroit-là. On lui donnait alors de la compagnie. Au fil des années, nos îles s'étaient doucement.

- Regarde, des tulipes noires ! Ce sera notre île aux pirates !

... Et grand-père pourrait partir ? J'ai trop d'îles encore à accoster.

J'ai repoussé la vague du bac à sable, retourné l'écume des radicelles. La pelouse qui avait envahi le sable s'arrache comme une moquette. Avec le râteau de jardin, j'ai refait une beauté à notre future table à dessin. J'ai taillé dans le noisetier un scion à hauteur de grand-père afin qu'il n'ait pas besoin de se pencher. Enfin, j'ai prévu l'arrosage pour humecter les grains de sable de notre « ardoise ». J'attends mon professeur.

Grand-père est arrivé de son pas tranquille. A ses yeux qui pétillent, j'ai bien vu qu'il était ravi de notre table à dessin. Sans mot dire, il a dessiné ceci :



L'arrondi d'un visage avec deux énormes yeux et de grandes oreilles.

- Voilà ! On va commencer par ceci. Tu peux aussi l'accrocher sur la porte de ta chambre.

- C'est tout ?

- Pour le moment.

A mon air déçu, grand-père croit bon d'ajouter :

- Laisse le dessin venir à toi. Ton intuition fera le reste.

Je reste songeur. Il rajoute :

- Quand tu auras digéré celui-ci, nous passerons à un autre.

Voir, entendre. En un seul mot : observer.

Chaque matin à mon réveil, je croise sur ma porte ce petit bonhomme qui n'a ni bouche, ni nez ... mais d'énormes yeux et de grosses oreilles. J'apprends à mieux le connaître. D'une certaine manière, je l'emporte avec moi. J'ai les yeux grands ouverts et l'oreille attentive. J'observe. Pourtant... pourtant, ce n'est pas moi du tout. Ou alors, pas encore. Si j'avais crayonné ce dessin, j'aurais commencé par mettre une grande bouche dans l'ovale de ce visage. J'ai un âge où l'on pense surtout à refaire le monde, à confronter ses idées. J'aurais aussi dessiné un nez, parce que croquer la vie ne suffit pas, à mon âge – celui de tous les possibles – on veut la respirer à plein poumons. J'aurais sans doute oublié les oreilles, et les yeux n'auraient pas eu cette démesure.

Entendre, cela n'a pas toujours été le cas. Petit, à la suite de sinusites et d'otites répétées – et d'allergies sans doute également – j'étais peu à peu devenu sourd, tout du moins malentendant sans que personne s'en aperçoive. Je me souviens que mes petits camarades d'école devaient me répéter jusqu'à dix fois une phrase afin que je puisse l'entendre. Je comptais sur mes doigts en rigolant. Cet état de semi-surdité ne me gênait pas. J'ai pu alors développer tout un monde intérieur, riche, dense et coloré. Je n'avais pas d'oreilles et mes yeux étaient tournés vers l'intérieur. Et pourtant, mon monde imaginaire s'incarnait dans celui de tous les jours. Tissant l'irréel au réel, je naviguais parmi mes îles colorées. Accordant autant d'importance à ces deux mondes qui n'en faisait qu'un. On pourrait appeler ce couple poésie, mais c'était simplement ma vie. Une vie colorée, mais avec des ombres. J'avais des peurs – j'en ai encore – avec lesquelles je dialoguais : je leurs fonçais dessus aussi, afin d'en semer quelques-unes en route.

Sourd, j'étais... jusqu'à mon entrée en école primaire. Lorsque la maîtresse du cours préparatoire a confié à mes parents que j'étais un demeuré incapable d'apprendre à lire, mon entourage a commencé à réagir. Je voyais bien des lettres au tableau, mais n'ayant pas accès au décodeur, il me manquait quelques clefs. Après une opération et la pose de yoyos dans chaque oreille – yoyo (c'est le terme médical) favorisant l'écoulement tel un drain de ce qui me cachait au monde sonore – j'ai appris à lire en un mois.

Entendre. Après mon opération, la découverte du monde des sons fut un apprentissage difficile. Tirer une chasse d'eau revenait à entendre les chutes du Niagara. Manger à table à plusieurs revenait à s'immerger dans une foule bruyante. Aujourd'hui encore, des années après, lorsque quelqu'un parle dans une maison j'ai l'impression de voir rebondir les sons sur les murs. En voiture, j'ai encore le réflexe d'ouvrir la fenêtre afin que les sons s'échappent. C'est la raison pour laquelle j'aime être dehors.

Entendre. Grand-père a raison. C'est par là qu'il faut commencer.

Voir. Ma vue est bonne. Et grand-père, même si il ne porte pas de lunettes, a certainement une moindre vue que la mienne. Et pourtant... lorsqu'il nous arrive

d'être ensemble dans une voiture, que notre véhicule dépasse à plus ou moins vive allure une affiche, je n'en ai lu que deux mots alors que grand-père a saisi l'ensemble du texte. Pareillement, les quelques fois où grand-père m'a emmené dans ses bagages à l'étranger, une lettre ou deux d'un nom de rue au loin (même plus ou moins floues) lui suffisait pour savoir que c'était l'endroit que nous cherchions. Je me rendais alors à l'évidence.

« L'intuition lit différemment que l'intellect ». C'est évidemment le meilleur moyen de trouver son chemin. En plus d'en rajouter un sixième, elle supplée les cinq sens.

Observer. Alors que je voudrais tellement dire. Partager ce que je sais, donner mon avis. Il n'y a qu'un dessin qui puisse me raisonner. Il est là, accroché à ma porte : je sens bien qu'il ne restera pas seul, qu'il en appelle d'autres. Je sens bien que grand-père va me distiller ses pépites avec malice. Je n'en voulais pas si tôt. J'en serais bien resté à ma poésie et à mes certitudes. On est tellement bien là-dedans. Mais, si grand-père disparaît, je serai désemparé. C'est la première fois que je comprends que la vie vous rattrape si on s'endort. Les coussins sont moelleux, le sommeil est agréable, mais je sens bien que si je ne fais pas ce qu'il faut le réveil risque d'être douloureux. Malgré mes pas encore vingt ans, mon jeune âge, j'en ai vu qui s'étaient endormis, j'ai vu le tableau de leur souffrance. Grand-père sait qu'il va « partir », et je fais confiance à son intuition. Je sens confusément qu'il faut que je me dépêche, que je me batte contre moi-même. Il faut que je me réveille... avant de prendre un coup.

Observer. J'ai pris l'habitude tout en suivant mes cours, tout en prenant des notes sur mes cahiers, de dessiner cette curieuse tête un peu partout. Durant la pause, elle m'accompagne aussi. Assis sur un banc, une fois le dessin fait, j'observe.

Observer. J'ai cru reconnaître dans les sessions du groupe les enfants cachés de grand-père. Finalement, j'observe que d'autres personnes sont observatrices...